

Je ne me souviens de rien

Diane Sara Bouzgarrou -2017 -

RÉTABLIR LE REGARD

« À la fois française et tunisienne de corps et de sang », Diane Sara Bouzgarrou est « bi»: « biculturelle, bisexuelle. » Et bipolaire. Sur cette irrémédiable fracture, à partir de morceaux épars, **Je ne me souviens de rien** envisage de recoudre dans la trame du récit le « fil de soi », fragile et toujours incertain. Les crises maniaques que la réalisatrice a traversées durant près de deux ans ont provoqué des pertes de mémoire définitives. Pour pallier l'oubli, sa caméra a enregistré au jour le jour ce qui n'est plus disponible à son souvenir. Aujourd'hui, son geste de cinéma convoque la dimension cathartique de l'écriture de soi. Il naît aussi du besoin de témoigner d'une pathologie difficile à appréhender. Les personnes qui en souffrent vivent leurs émotions à des niveaux d'intensité tels qu'elles peuvent mettre en danger leurs relations aux autres et au monde. Souvent suspectées d'exagérer leurs états, la détresse dans laquelle elles sont plongées n'est pas toujours identifiée. Du spectateur, ce film viscéral exige moins une empathie qu'une forme de résistance, nécessaire à Diane Bouzgarrou et à son entourage pour dépasser une condition sine qua non : être soi et malade.

La facture de son film, sciemment urgente, hétérogène et dérégulée jusqu'à l'excès, place le spectateur dans une situation d'inconfort. À l'égal de l'intensité destructrice de ses affects, le montage, cut et abrupt, témoigne de la perturbation du rapport de « Diane » à ce qui l'entoure. La caméra tressaille, un diaporama défile à toute berzingue, une musique exaltée s'ajoute jusqu'à saturation. L'on pourrait trop vite surligner l'artificialité de cette abondance d'effets. En sus, la « Diane » que nous découvrons parle vite, fort, prend toute la place, crève l'écran. Coûte que coûte, Diane Sara Bouzgarrou choisit de malmener les perceptions du spectateur pour être au plus près de sa réalité et rendre intelligible ses symptômes. La forme sensible du film nous communique un état de vulnérabilité permanente.

« Je suis désolée, je ne pensais vous imposer ça ». Le témoignage de Diane Sara Bouzgarrou est un geste d'amour. Il rend hommage à son entourage et vient saluer la (bien)veillance (1) dont il a fait preuve. Il y a Thomas dont l'amour salvateur la raccroche au monde et au futur. Il y a sa mère. Il y a son père. La réalisatrice met au jour la patience de ses proches qui risque l'effritement mais qu'ils doivent conserver à tout prix, l'inquiétude qui entache leur quotidien. Quand Diane est « trop heureuse », ses proches sont alertés : l'intensité de l'expression du bonheur est suspecte. Il signifie surtout que Diane va mal. En effet, le point aveugle est le suicide. Eux, comme elle, doivent être attentifs à suivre son traitement et à en prévenir ses conséquences : prise de poids, insomnies ou hypersomnies, tremblements, difficultés d'élocution. Il faut aussi continuer, poser des limites pour ne pas s'user, trouver la juste distance sans manquer d'accueillir les moments heureux et les petits bonheurs, sans manquer de regarder en avant, de croire dans les projets qui se conjuguent au futur. **Je ne me souviens de rien** situe les enjeux d'une relation qui à tout moment risque de se cristalliser autour des statuts de malade et de soignants jusqu'à faire de l'altération identitaire de Diane une loi.

« Je est un autre » ; la mémoire est palimpseste, et le moi est toujours un moi qui s'éclipse. Faute de maîtriser complètement sa maladie, Diane Sara Bouzgarrou reprend le contrôle de son image. En archéologue, elle travaille à partir des dessins, des carnets et des captations de « Diane malade », réalisés lors des crises et patiemment sauvegardés par son compagnon Thomas. Il faut remettre en ordre, redonner sens. Se substituant au miroir, l'image permet une forme de réflexivité. S'y confronter, c'est assumer sa maladie. Pour rendre possible ce retour sur soi, répondre à l'exigence de vérité et de sincérité attendue d'ordinaire dans les entreprises autobiographiques, elle se met à nu au sens propre comme au sens figuré. Elle a capté l'entièreté

de ses faits et gestes à un moment où la vie de « Diane » s'est resserrée autour de la maladie. La caméra comble tous les vides et refuse d'ériger l'oubli en faculté positive. Saint Augustin avait déjà pour projet de « *raconter sa vie pour la restaurer* ». Le film doit ainsi de façon presque utopique figurer une unité qui semble impossible à trouver dans sa vie réelle. Geste de survie, la force de ***Je ne me souviens de rien*** prend aux tripes et réintègre pleinement la fonction cathartique de l'art, la possibilité de dépasser sa condition en la sublimant.

1 « Veillance ou vigilance », Jean Oury, dans Martine Deyres, *Le Sous-bois des insensés - Une traversée avec Jean Oury*, 2015.